

La Musique par disques

Si la Société Charles Cros continue l'an prochain ses intéressantes conférences de propagande en faveur du disque, j'espère qu'elle en consacrera plusieurs aux ressources que la musique mécanique offre aux pédagogues dans les champs les plus variés. Dans le domaine de l'Histoire de la Musique, le disque doit de plus en plus rendre aux musicologues les services que l'historien des Beaux-Arts attend de la projection. On peut dès aujourd'hui s'aider du disque pour parler du chant grégorien, de la polyphonie du XVI^e siècle, de Bach, de Mozart, des grands classiques, des romantiques et de la musique contemporaine. Je crois avoir été des tout premiers à en faire usage pour mes conférences, en un temps où les catalogues étaient encore terriblement pauvres en œuvres de cette espèce. On y déplore encore bien des lacunes. Les XVII^e et XVIII^e siècles français et italiens restent ignorés des directeurs artistiques des grandes firmes et pourtant que de merveilles on y trouverait, capables d'intéresser un vaste public mieux que tant d'airs rebattus des opéras du XIX^e siècle qu'on ne se lasse pas de graver sur la cire.

Pour l'enseignement des langues, le phonographe devient d'usage courant et réalise des merveilles. Deux méthodes se partagent la faveur du public : Linguaphone et Assimil. J'ai expérimenté l'une et l'autre, mais surtout la seconde à laquelle vont toutes mes préférences, et d'abord pour une raison d'ordre étranger à notre sujet : les disques d'Assimil illustrent des méthodes qui, à en juger par celle d'anglais, sont des merveilles d'ingéniosité pédagogique. Ensuite parce que les dialogues où reviennent sans cesse mots et expressions d'usage courant, les anecdotes spirituelles, etc., sont débités non par un

morne professeur de diction, mais par des acteurs et actrices qui prononcent fort bien, mais qui parlent avec naturel. Je dois dire que quelquefois, bien que rarement, les femmes exagèrent et parlent si vite qu'un débutant est aussi perdu devant certains disques que s'il se trouvait transporté dans un salon anglais, mais il a le livre pour se rattraper. Son oreille s'accoutume aux intonations de la langue anglaise, même lorsqu'il ne perçoit pas du premier coup la forme des mots. Cette méthode est idéale pour ceux qui ayant appris une langue en leur enfance, l'ont oubliée et ont besoin de se remettre à la pratiquer. En quelques semaines ils seront tout surpris de se retrouver en possession d'un vocabulaire étendu, d'un important bagage d'expressions courantes et d'une excellente prononciation. Voilà des méthodes appelées à rendre les plus grands services aux artistes qui désirent chanter sans ridicule en allemand, en italien, en espagnol ou en anglais, et qui n'ont pas le temps de prendre des leçons à heure fixe.

Ayant reçu peu de disques ce mois-ci, je préfère remettre au mois prochain mes comptes-rendus et consacrer cette chronique au jazzhot sujet d'actualité en passant la plume à l'excellent spécialiste en telle matière M. Hugues Panassié dont nos lecteurs n'ont pas oublié le remarquable article sur le Jazz-hot dans notre numéro 105.

Henry PRUNIÈRES.

//// JAZZ-HOT.

En éditant d'un seul coup une série de dix-huit disques *hot* nettement séparés de la production courante des disques de jazz, la maison Brunswick vient de prendre une initiative dont on ne saurait trop la louer. Ceux qui ne se font qu'une idée imparfaite du jazz *hot* pourront ainsi connaître sa véritable physionomie.

Car les disques publiés par Brunswick ont été sélectionnés avec un rare bonheur. Presque tous les plus grands musiciens *hot* et les meilleurs orchestres *hot* sont représentés dans cette « série ».

Parmi les solistes *hot* le plus extraordinaire est sans aucun doute le trompette noir Louis Armstrong. A côté de lui, il y a encore deux musiciens dont la valeur dépasse de beaucoup celle des bons spécialistes *hot* : Colman Hawkins (saxophone ténor) et Earl Hines (piano). Or nous pouvons entendre ces trois individualités dans la « Hot Style » série de Brunswick.

Louis Armstrong joue une de ses compositions, *Wild man blues* (A 500.165). Sur ce thème curieux il improvise pendant la moitié du disque une suite de phrases d'une grande beauté au point de vue *hot*, avec de nombreux *breaks* pendant lesquels les autres musiciens de l'orchestre s'arrêtent de marquer le rythme. On voit par ce solo combien Louis Armstrong est un créateur mélodique puissant. Plus que jamais d'ailleurs il est actuellement imité par tous les musiciens *hot* des États-Unis.

Il faut aussi remarquer dans cette exécution le merveilleux soutien de piano d'Earl Hines par une suite d'accords plaqués avec un sens prodigieux du rythme. Earl Hines se retrouve au verso de ce disque et cette fois on l'entend en solo. Son *chorus* est d'une ligne ravissante, agrémentée de nombreux trilles en guise de « vibrato nègre » et joué avec une grande délicatesse. On doit remarquer qu'Earl Hines n'a pas fait autre chose que d'adapter le genre de phrases créées par Louis Armstrong aux possibilités du piano. Il a fait cette adaptation avec beaucoup d'intelligence et c'est pourquoi il est devenu le plus *hot* de tous les pianistes de jazz.

Il y a d'autres disques d'Earl Hines dans la série Brunswick. D'abord un piano solo, *Down among the sheltering palms* (500.203) dans lequel on peut admirer les fausses interruptions de rythme avec des renversements inouïs entre les deux mains. Au verso de ce disque se trouve un solo par un autre pianiste *hot* noir, Jimmy Johnson, dont le style est un contraste parfait avec celui d'Earl Hines ; Jimmy Johnson a en effet un jeu sans fantaisie, massif, d'une force énorme, avec une terrible main gauche et ses phrases sont très peu mobiles.

Enfin on entend Earl Hines avec son orchestre dans *Deep forest* (500.189) où il improvise plusieurs solos d'une ligne mélodique extrêmement émouvante (le second surtout).

Colman Hawkins, le meilleur saxophoniste *hot* joue avec l'orchestre de Fletcher Henderson dans *House of David blues* (500.191). C'est lui qui improvise le premier solo et on ne se lasse pas de s'extasier devant cette sonorité d'une ampleur saisissante, d'une rondeur parfaite, avec un vibrato si prenant. Les phrases descendantes inventées dénotent l'influence du « blue style » de Louis Armstrong.

Du côté des blancs, Brunswick offre aussi des disques où l'on peut entendre les principaux solistes.

Il faut faire une place à part au disque des Chicago Rhythm Kings, *There'll be some changes made et I've found a new baby* (500.205). D'abord parce que les six musiciens jouant dans ce disque sont six des plus grands spécialistes américains, ensuite parce que l'un d'entre eux, Frank Teschmaker, le meilleur clarinettiste *hot* vient de mourir et que nous avons fort peu de disques de lui.

Ces deux interprétations comptent d'ailleurs parmi les plus beaux enregistrements *hot* que l'on ait fait. L'improvisation aussi bien collective (avec trois parties mélodiques et trois parties rythmiques) qu'en solo y est intégralement pratiquée, et avec le plus rare bonheur. L'entente entre les trois musiciens mélodiques (Muggsy, trompette, Teschmaker, clarinette, Milton Mesirow, saxophone ténor) approche de la perfection. Et les chœurs sont d'une inspiration magnifique. Qu'on écoute *attentivement* le solo de clarinette dans *I've found a new baby* : l'invention mélodique est d'une richesse étonnante. Dans le même morceau, le solo de Joë Sullivan dans les basses du piano est d'une belle couleur et le solo de saxophone par Milton Mesirow est également d'une grande originalité.

L'improvisation *hot* à trois parties mélodiques est extrêmement difficile à réaliser et il n'y a pas beaucoup de musiciens, en dehors de ceux que je viens de citer, qui la pratiquent d'une façon tout à fait satisfaisante. Par contre, l'improvisation à deux parties mélodiques, cela se conçoit, peut bien plus facilement donner de bons résultats. Nous avons deux autres disques des Eddie Condon's Chicago Rhythm Kings dans la série *hot* Brunswick qui ont été enregistrés dans ces dernières conditions. Pour faire ces deux disques, Eddie Condon n'a pas réuni comme pour l'autre seulement des musiciens blancs — jouant du reste dans le style nègre — mais un orchestre mixte comprenant trois musiciens noirs et quatre blancs, tous d'une force exceptionnelle. L'équilibre de cet orchestre est assez curieux. Pour deux parties mélodiques (trompette et clarinette) il y a cinq parties rythmiques (banjo, guitare, piano, batterie et contrebasse à cordes jouée pizzicato). Avec une telle formation, le rythme possède évidemment une force inaccoutumée ; c'est bien ce que l'on constate dans

ces disques. Quant aux deux musiciens mélodiques, s'ils sont très bons déjà lorsqu'ils jouent en solo, ils sont fantastiques, lorsque vers la fin de chaque exécution, ils improvisent ensemble. L'entente est plus facile à deux qu'à trois, c'est certain, mais je voudrais bien que l'on me montre beaucoup d'improvisations à deux aussi exemplaires que celles-là. Particulièrement les deux derniers *chorus* de *Oh Peter* (500.199) et ceux de *Spider Crawl* (500.198) sont joués dans un style contrapunctique extraordinaire. Quelle intuition il y a là dedans !

Ces deux disques comptent certainement parmi les meilleurs qu'ait publié Brunswick. Et ils ont l'avantage, tout en étant spécialement typiques de l'interprétation *hot*, d'être relativement faciles à suivre, deux parties mélodiques simultanées pouvant être appréhendées plus aisément que trois ou quatre parties.

Toujours dans le domaine de l'improvisation absolue, nous rencontrons un autre disque remarquable *Jungle Blues* (500.201) par Bennie Goodman's boys. Ce sont des musiciens blancs qui ont enregistré ce disque, mais qui le croirait ? L'atmosphère nègre est rendue avec une fidélité incroyable et sauf le pianiste, tous les solistes jouent dans le style le plus nègre que l'on puisse concevoir.

Bennie Goodman qui dirige cet orchestre possède sur la clarinette une technique incomparable. On s'en aperçoit dans *Room 1.411*, qui se trouve au verso de *Jungle Blues* et aussi dans *Clarinetitis* (500.202), solo de clarinette, dans lequel si l'imagination de Bennie Goodman est moins féconde qu'à l'ordinaire, sa sonorité (enregistrée avec une superbe précision) est d'une qualité unique, toute chaude, étincelante et vibrante.

On a encore l'occasion d'entendre Bennie Goodman dans un disque de Red Nichols, *Shim me shaw abble* (500.200) où il se montre sous un angle plus purement *hot*. L'autre face de ce disque, *Rose of Washington Square* est aussi jouée par Red Nichols, mais là le clarinettiste est Peewee Russell. Il est intéressant de noter les différences entre le style de ces deux musiciens. Bennie Goodman invente des phrases longues et sinueuses, lie la plupart de ses notes entre elles, crée des contours mélodiques presque toujours jolis et fins, tandis que Peewee Russell a un style plus sobre, plus saccadé, plus rythmé, aux phrases moins chargées de notes, moins séduisantes à première vue. Cette comparaison est pleine d'enseignements car elle montre comme à l'intérieur du style *hot* en général il peut y avoir de styles particuliers différant par la nature de l'invention mélodique.

Dans *Rose of Washington Square* il y a un autre solo, supérieur à celui de clarinette. C'est le *chorus* de trombone par Jack Teagarden, roi de cet instrument. Les idées les plus originales s'accumulent dans ce solo ; à noter entre autres choses les trilles ascendants que l'on entend vers le milieu du solo ; c'est à la fois une belle trouvaille et un tour de force technique.

Parmi les disques où l'arrangement *hot* tient une place importante, il faut mettre au premier rang *The Mooche* par Duke Ellington (500.190) avec ce splendide trio de clarinette harmonisé que l'on entend au début et à la fin de l'exécution. Dans le même morceau, il y a une improvisation pathétique par Bubber Miley à la trompette bouchée et Johnny Hodges au saxophone alto. Ce dernier est le meilleur spécialiste de son instrument ; que l'on remarque la qualité de sa sonorité dans ce passage.

De même que *The Mooche*, le verso *Black Beauty* a été composé et arrangé par Duke Ellington lui-même. Le thème capricieux en est fort plaisant. A noter vers la fin une délicieuse improvisation de Barney Bigard à la clarinette, avec des inflexions et phrases glissées d'une intonation ravissante.

Ce disque montre bien sous son meilleur jour l'orchestre de Duke Ellington, le plus *hot* incontestablement de l'heure actuelle.

Un autre groupement noir, celui de Don Redman, n'est pas loin de valoir Duke Ellington. On peut s'en rendre compte dans *I've got rhythm* (500.194) qui réunit des passages d'arrangement de première force (notamment un trio de trombones exécuté à la perfection par le meilleur pupitre de trombones qui soit) et des solos improvisés d'une belle inspiration (trombone par Benny Morton et clarinette par Edward Inge).

Toujours parmi les ensembles noirs est à admirer l'orchestre Blue Rhythm Boys avec deux disques fougueux, aux arrangements massifs et au rythme robuste : *Rhythm spasm* (500.193) et *White lightning* (500.192).

L'orchestre de Cab Calloway est beaucoup moins fort que les précédents parce qu'il n'a pas autant de bons solistes. On s'aperçoit vite de la différence de classe. Cependant Cab Calloway lui-même est un chanteur de grand talent et son disque (500.195) possède une valeur certaine.

L'orchestre Casa Loma est un des rares groupements blancs qui laissent une place considérable aux arrangements. Ceci s'explique par le fait que ses solistes (à l'exception du saxophoniste ténor) ne sont pas d'une classe prépondérante. Mais pour l'exécution des ensembles difficiles, cet orchestre n'a peut-être jamais été égalé.

Et il possède en son banjo, Gifford, un arrangeur plein d'idées. Si l'arrangement de *Blue jazz* n'a pas été tout à fait réussi parce que le thème du morceau n'est pas très « jazz », celui d'*Indiana* (500.197), avec le chorus du début et celui de la fin est d'une vigueur, d'un mouvement exemplaires.

Au moment de terminer, je m'aperçois que j'ai oublié de parler de *My daddy rocks me* (500.196), le disque nostalgique du clarinettiste noir Jimmie Noone et son orchestre qui contient un refrain vocal pathétique par May Alix, une de ces chanteuses noires aux intonations bouleversantes.

Quant au disque où les Dorsey Brothers se font entendre en solo, l'un (Tommy Dorsey) au trombone, l'autre (Jimmy Dorsey) au saxophone alto, il est très peu hot (500.204). Cependant les deux frères montrent une technique instrumentale éblouissante et on voudrait souvent entendre beaucoup de trombones jouer avec une sonorité semblable à celle de Tommy Dorsey.

J'ajoute que c'est une excellente idée d'avoir inscrit sur l'étiquette de chacun de ces disques le nom des principaux solistes. C'est ce qu'on devrait toujours faire puisque ce sont ces solistes qui créent toute la substance musicale des interprétations.

En résumé cette série Brunswick est un lot merveilleux de disques hot et l'on ne pouvait vraiment demander mieux.

Hugues PANASSÉ.